

FIN DU PATRIARCAT 5|5

De nombreuses recherches scientifiques démontrent qu'un nouveau fossé se creuse entre les sexes au détriment des hommes, remarque l'essayiste **Laetitia Strauch-Bonart**

« Les hommes font l'expérience d'une forme de déclin »

Vous affirmez dans votre livre « Les hommes sont-ils obsolètes ? » que la condition masculine vit en ce moment une « transformation radicale » dans le monde occidental. Qu'entendez-vous par là ?

Les anglophones ont une expression qui dit bien les choses, ils parlent d'un *new gender gap*, un nouveau fossé entre les sexes qui se creuse à l'école, au travail, dans la vie de famille, etc. Cet écart est défavorable aux hommes. Son existence est démontrée par de multiples rapports et études issus de l'économie et de la sociologie quantitative. Il y a quelques décennies, nous n'aurions jamais imaginé un tel retournement. Les femmes ne faisaient pas d'études, elles travaillaient peu ou pas, et leur autorité était limitée à la maison. Aujourd'hui, tout cela nous semble appartenir à un passé lointain. La position des hommes a également changé. On garde cette image de la prééminence masculine mais, quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit que les hommes font l'expérience d'une forme de déclin. Et, parallèlement, on voit une ascension féminine.

Les adeptes du masculinisme diront sans doute que le relatif déclin masculin est de la faute des femmes. C'est absurde. Il est important de comprendre que l'ascension féminine n'est pas la cause du déclin masculin. C'est plutôt que les mêmes changements structurels, économiques, technologiques, sociétaux, etc., ont un impact différent sur les deux sexes. Pourquoi ? En partie parce qu'il existe des différences, comportementales et cognitives, entre les hommes et les femmes – par exemple dans la maîtrise du langage, l'empathie ou le niveau d'agressivité. Si, hier, ces différences, dans un monde plus physique et moins verbal, favorisaient les hommes, aujourd'hui, elles favorisent les femmes. Ces différences sont établies par la psychologie comportementale et les sciences cognitives, donc des travaux sérieux.

Beaucoup de sociologues français estiment que les différences entre les sexes sont construites par l'environnement. Je me démarque de cette approche, car elle n'est pas expérimentale. Les travaux auxquels je me réfère – que de grands scientifiques tels Steven Pinker, professeur de psychologie à Harvard, et Franck Ramus, chercheur au sein du Laboratoire de sciences cognitives et psycholinguistique, CNRS-ENS, ont aidé à diffuser, et qui sont publiés dans les meilleures revues internationales – mettent au jour une origine partiellement naturelle de ces différences et s'appuient, eux, sur des expériences.

Par exemple, certaines d'entre elles consistent à tester auprès de nourrissons et d'enfants leur préférence pour les « choses », s'avérant en moyenne plus fréquente chez les garçons, et pour les « personnes », plus fréquente chez les filles. D'autres établissent un lien entre le niveau de testostérone, bien plus élevé chez les hommes, et l'agressivité. Tous ces travaux permettent d'établir des comportements moyens pour chaque sexe, mais il faut garder à l'esprit que, justement, ce ne sont que des moyennes et qu'il y a, forcément, toujours des exceptions.

Notez, enfin, que mes observations sur les hommes ne visent pas à relativiser l'exclusion et la violence que subissent un grand nombre de femmes en Occident – sans parler d'autres régions du monde. Je les condamne fermement. Je crains toutefois que l'on ne soit pas suffisamment attentif à la situation des hommes.

L'école est, pour vous, l'un des lieux de ce malaise masculin. Pouvez-vous nous dire pourquoi ?

Quand les filles n'allaient pas à l'école, on ignorait qu'elles étaient aussi douées. En quelques décennies, elles sont parvenues à dépasser les garçons. Les études du Programme international pour le suivi des acquis des élèves *[PISA]*, conduites par l'Organisation de coopération et de développement économiques *[OCDE]* auprès des élèves de 15 ans, le démontrent. Par exemple, selon PISA 2012, les adolescents de l'OCDE ont en moyenne 50 % de chance de plus que les adolescentes d'avoir des difficultés à l'école dans tous les domaines testés (sciences, mathématiques, compréhension de l'écrit). Ou encore, en 2015, 24,4 % des garçons se situent parmi les moins bons en compréhension de l'écrit – ceux qui ont des difficultés à bien comprendre un texte – contre 15,5 % des filles. Le retard en compréhension de l'écrit se constate dans tous les pays industrialisés, membres de l'OCDE. En moyenne, à l'écrit, il est presque égal à une année scolaire.

Les études conduites par la direction de l'évaluation de la performance et de la prospective du ministère de l'éducation nationale, réitérées chaque année *[Filles et garçons sur le chemin de l'égalité, de l'école à l'enseignement supérieur]* montrent la même tendance. Pour ce qui est de la maîtrise du langage, on constate ce décalage entre les deux sexes dès le primaire, ce qui est très important, car c'est ce qui détermine la réussite scolaire à long terme.

L'école est-elle inadaptée aux garçons ?

Dans une certaine mesure, oui. On dit trop souvent, en France, que si les garçons ne se débrouillent pas bien à l'école, c'est parce qu'ils sont trop agités, ou parce qu'ils ont intériorisé des stéréotypes de masculinité et qu'ils préfèrent ne pas travailler en classe par crainte de ressembler aux filles. Comme l'école est bien adaptée aux filles, il faudrait faire en sorte que les garçons ressemblent aux filles.

Il faut aborder la question autrement. A l'étranger, des travaux de recherche arrivent à d'autres conclusions : c'est l'école qui se serait éloignée des garçons et non l'inverse. Ne faudrait-il pas prendre en compte le retard relatif des garçons dans la maîtrise du langage, et donc redoubler d'efforts en la matière ? Ne faudrait-il pas faire bouger davantage les garçons pour qu'ils acceptent plus facilement de rester assis pendant des heures à tracer des lettres ? En outre, donne-t-on à lire des livres mettant en scène des personnages auxquels les garçons peuvent s'identifier ?

On doit aussi insister sur l'importance de la discipline. Les garçons, particulièrement dans les milieux défavorisés, sont les premiers à en souffrir lorsqu'elle se dégrade. Il faut donc la renforcer, dans une atmosphère d'autorité bienveillante.

Certes, les garçons ont de moins bonnes notes, mais cela n'est pas nouveau et n'empêche pas les hommes d'occuper les meilleures places dans la société...

Les hommes continuent en effet de se maintenir à une place enviable, mais il faudra voir comment les choses évolueront. Je dirais aussi que la réussite, à l'âge adulte, de nos garçons ne nous autorise pas à ne rien faire pour nos enfants.

Il faut être attentif au fait que ce sont les garçons issus des classes populaires qui ont le plus de mal à l'école, et qu'eux n'occuperont pas demain les meilleures places. Ils s'en sortiront même moins bien que les filles des mêmes milieux. On a tendance à juger de la santé des sexes en ne regardant que les gens qui sont tout en haut. Je ne crois pas que ce soit un bon indicateur, puisqu'il s'agit d'une minorité.

Vous dites que l'évolution de l'économie fait mal aux hommes. Pouvez-vous préciser ?

L'économie se tertiarise et repose de plus en plus sur des capacités relationnelles. L'étude des différences de comportement entre les sexes que j'évoquais tout à l'heure montre qu'en moyenne les femmes maîtrisent mieux le langage et font preuve d'une plus grande empathie : elles sont plus à l'aise que les hommes dans les métiers relationnels. Mieux : elles les préfèrent aux autres métiers. Pour lutter contre les conséquences de cette transformation sur les hommes, il faudrait déjà en prendre conscience. Notez cependant que la tertiarisation n'empêche pas que plusieurs secteurs restent très masculins, comme les métiers techniques et scientifiques.

La place du père est-elle aussi fragilisée ?

Les pères passent en moyenne plus de temps avec leurs enfants qu'auparavant. Ils jouent avec eux, participent à leur éducation. Mais on constate une divergence en fonction du milieu socio-professionnel. La présence accrue des pères ne vaut que pour les classes moyennes et supérieures.

En outre, dans ces milieux, on se marie toujours, ce qui est moins vrai dans les milieux défavorisés, alors que cela permet de stabiliser la famille. Le mariage diminue le risque de séparation et, si le couple se défait, le fait qu'il y ait eu mariage aide à ce que les liens entre le père et les enfants restent plus étroits. Il y a plus de familles monoparentales dans les milieux défavorisés, et les enfants qui ne voient jamais leur père ont plus de chances de se trouver dans ces milieux. Les hommes peuvent donc y être pris d'un sentiment d'inutilité qui peut être aggravé s'ils n'ont pas de travail.

Certains estiment que père et mère ont le même rôle, que les divorces ne sont pas si graves. Je ne suis pas d'accord : la stabilité et la présence du père prédisent un certain nombre de choses concernant l'avenir des enfants – la réussite scolaire, la santé mentale, la capacité à fonder une famille. Les dommages de l'absence du père sont importants. On s'inquiète des fractures au sein de la société, des tensions révélées par des événements comme l'élection de Donald Trump ou le Brexit. Mais n'oublions pas que la vie de famille est aussi un des éléments qui distinguent aujourd'hui de plus en plus les classes sociales et qui collaborent à creuser un fossé entre elles. En promouvant le mariage, j'ai l'air ringarde, mais je pense que le mariage est l'équivalent d'un actif ! Les familles de couples mariés sont plus fortes pour affronter l'adversité. Des études de l'Insee (par exemple, « Les couples sur le marché du travail », *France, Portrait Social*, Insee, 2012), mais aussi les travaux de l'économiste américain Nicholas Eberstadt (par exemple le livre *Men Without Work*) montrent que, pour les hommes, il y a une corrélation entre le statut marital et l'emploi.

Est-on en train de vivre, selon vous, la fin du patriarcat ?

Si vous entendez par patriarcat le fait qu'il existe en Occident une oppression systématique des femmes par les hommes, et que les hommes sont responsables de tous les malheurs des femmes, j'estime que ce n'est le cas ni aujourd'hui ni hier. Hier, la situation des femmes était très dure parce que nos ancêtres – hommes et femmes – vivaient dans des situations de grande insécurité, aggravées pour les femmes par le fait qu'elles n'avaient pas la force physique des hommes et couraient les risques liés à la maternité – qu'on pense seulement à celui de mourir en couches. Mais les hommes n'étaient pas les premiers responsables de ce malheur. Les femmes ont été délivrées par le progrès technique. Si vous entendez par patriarcat le fait que le pouvoir était, encore récemment, exclusivement aux mains des hommes, car les femmes en étaient systématiquement exclues dans la loi et la pratique, alors oui, nous en vivons la fin. Et j'm'en réjouis ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARC-OLIVIER BHERER

FIN

¶

Laetitia Strauch-Bonart *est essayiste, chroniqueuse au « Point » et rédactrice en chef de la revue « Phébé ». Elle est notamment l'auteure de « Les hommes sont-ils obsolètes ? » (Fayard, 220 p., 18 euros), et de « Vous avez dit conservateur ? » (Cerf, 2016)*

QUAND LES FILLES N'ALLAIENT PAS À L'ÉCOLE, ON IGNORAIT QU'ELLES ÉTAIENT AUSSI DOUÉES. EN QUELQUES DÉCENNIES, ELLES SONT PARVENUES À DÉPASSER LES GARÇONS